

« Je dirais que le concept, c'est un système de singularités
prélevé sur un flux de pensée »
Cours sur Leibniz, 15 avril 1980

L'enjeu de cette présentation consiste à croiser une pensée de la « résistance » propre aux théories de Gilles Deleuze et une pensée de la « viscosité » propre aux théories littéraires de Emmanuel Hocquard. La résistance pourrait être un des modes possibles pour l'interprétation contemporaine du concept d'existence, tandis que la viscosité pourrait être un des modes pour l'interprétation contemporaine du concept d'œuvre. Nous tenterons de montrer à la fois ce que cela conditionne pour l'histoire de l'être et pour l'histoire de l'art. Résister consiste à retenir la puissance existentielle de telle sorte que nous puissions demeurer plus longtemps là où nous advenons et de telle sorte que nous puissions stopper la puissance coercitive de l'histoire. La viscosité quant à elle suppose que certains objets maintiendrait cette puissance tandis que d'autres se cristalliseraient. Nous tenterons d'indiquer ce qui possiblement advient entre les deux.

L'idée de cette communication consiste à proposer une interprétation croisée de deux « concepts » produits par un théoricien et par un poète. À savoir Gilles Deleuze et Emmanuel Hocquard.

Si l'on suit la pensée de Deleuze le concept est ce qui est produit par la philosophie tandis que « poème » et ce qui devrait être produit par la poésie. Le poème dit quelque chose d'une expérience particulière, celle de la suspension de la finalité, celle d'une résistance contre l'achèvement au profit d'une expérience que l'on nomme quelques fois œuvre ou encore « œuvre d'art ». Pour être encore plus précis il faudrait dire que si la philosophie produit du concept, l'œuvre quant à elle produirait du poématique. Et si l'on suit Walter Benjamin¹, ce « *Gedichtete* » n'est pas autre chose que toute chose du vivant mais intensifié en tant que poétique. De même que nous pourrions dire que le concept, ce « *Begriff* » n'est pas autre chose que toute chose du vivant mais intensifié en tant que saisie². Nous avons donc deux modes d'intensification, le poétique et la saisie. Nous nous intéresserons au poétique.

D'abord parce que Deleuze dit que cette expérience du poétique à quelque chose à voir avec la résistance. Elle est l'expérience de l'œuvre. Le terme (ou le concept) de résistance désigne quelque chose d'essentiel sur nos modes d'existence. On le sait aussi la question centrale de la pensée et de la philosophie

est celle de l'existence saisie entre deux interrogations celle de l'ontologie qui consiste à penser l'existence à partir des étants, c'est-à-dire des formes particulières que nous avons donné à nos existences et celle de la téléologie qui consiste à penser l'existence à partir de sa finalité. Il faut alors comprendre que le poétique est poétique en tant qu'il opère une résistance fondamentale sur ce qui a été et sur ce qui sera, parce qu'il s'agit justement d'intensifier la mesure du présent, de ce qui est.

Le terme « résister », du latin « *resistere* » dit précisément s'arrêter, faire face, tenir une position. Le verbe « *sistere* » dit se tenir, se maintenir, s'arrêter. Le terme résistance est donc en lui-même l'expérience de l'intensité d'une position. Or, on le sait la formation du terme existence dit l'inverse : le terme indique une manière de sortir de son maintien.

Il y a donc une contradiction fondamentale entre exister et résister. Et cette contradiction donne le sens de notre rapport à l'histoire et à la hantise. Or il n'y a pas d'autre possibilité pour l'existence que de résister. L'originalité du travail de Deleuze est d'avoir penser une ontologie de l'être dans le devenir. C'est-à-dire une ontologie de l'être, précisément dans cette contradiction entre exister et résister. L'ontologie de l'être, non pas son essence, mais son lieu, son aître³ est dans une certaine résistance au devenir. *L'âtre de l'être est un désir d'existence comme résistance.*

Cela est l'expérience de la scission ou de la *skhizè* de l'être entre existence et résistance. Or l'ensemble des dispositifs (*arkhè*, gouvernances, valeurs, économie) ne cessent de nous maintenir à tout prix dans une fixation de l'essence de ce que nous sommes et de ce que nous serons dans une sorte de clôture du temps (qu'il soit tragique, messianique ou capitaliste) et qui nous prive de toute historicité, c'est-à-dire de toute expérience fondatrice de ce qui a lieu et qui ne cesse de nous faire ressentir non pas la puissance du devenir mais la puissance de ce que les Grecs nommaient une *skhiza* à savoir l'éclat de bois, le trait et que Benjamin nommait avec une justesse éblouissante, les « échardes du temps messianique »⁴. La résistance consiste à tenter de libérer ce qui a été enfermé dans cette relation fondatrice : autrement dit elle consiste à libérer ce que nous laissons honteusement enfermé dans l'essence et dans le respect des essences. Pour le dire encore autrement il s'agit de libérer l'être de l'essence pour le laisser advenir à l'âtre. L'âtre est la place laissée libre pour que quelque chose advienne. Et c'est seulement dans ce qui est laissé libre que nous éprouvons un devenir. La résistance doit être entendue (au sens deleuzien) à la fois comme la possibilité d'une libération et comme la possibilité d'une vigilance. On sait par ailleurs que le concept de liberté est vain. Que signifie donc ici « libérer » ? Il faut l'entendre originellement comme la possibilité de ne pas éprouver la crainte de la soumission.

Dès lors quand Deleuze dit que l'art doit être pensée comme une libération d'une puissance de vie⁵, cela signifie que l'art doit être pensée comme une puissance particulière qui permet de sortir de la crainte de la soumission. Quant à la vigilance elle est l'exercice fondateur de la philosophie à la fois comme *phroua* et comme interprétation du *pharmakon*⁶. Si l'âtre de l'être est le désir d'existence comme résistance, cela signifie donc qu'il s'agit d'un désir d'existence comme épreuve de la non-soumission et comme vigilance.

En 2003, l'écrivain Emmanuel Hocquard (1940-2019) publiait un recueil de poèmes intitulée *L'Invention du verre*⁷. Il écrivait en 4° de couverture le texte suivant :

« Le récit tend à expliquer et cristalliser (le quatrième état de l'eau) une situation qui n'a pas encore été tirée au clair. Sous couvert d'organisation logique de la mémoire, ce jeu de facettes est une fiction car le sens n'y prend corps que dans l'enchaînement des énoncés, le phrasé grammatical, en gommant ombres et angles morts. En revanche, comme le verre qui est un liquide, le poème est amorphe. Il ruisselle en tous sens mais ne reflète rien. Quel est le sens de bleu ? Personne n'a besoin de s'interroger sur le concept de bleu pour comprendre ce que veut dire bleu. »

Qu'est-ce que cela indique pour nous ? D'abord qu'il y a une différence entre deux épreuves de ce que nous nommons art, celle qui tend à expliquer et cristalliser, celle qui en revanche tend ni à la réflexion ni à la forme. L'idée de Hocquard est de considérer que le poème (autrement dit l'œuvre) est un objet amorphe, c'est-à-dire privé de forme mais pouvant toutes les supporter dans le temps de la réception et de la lecture (mais aucune ne peut s'y cristalliser) et un objet visqueux

1. W. Benjamin, « Deux poèmes de F. Hölderlin » in *Œuvres*, vol. I, Gallimard, 2000

2. Étymologie du termes *greifen* = saisir, *com-prendre*, concept de *concupere* = *cum-capio* = prendre ou encore *logos* en grec = cueillir, saisir, etc.

3. Le terme âtre (étymologie *atrium*) désigne la place laissée libre. Il désigne l'espace (le *Da* du *Dasein*) depuis lequel quelque chose peut avoir lieu.

4. W. Benjamin « Thèses sur le concept d'histoire » in *Œuvres*, vol. I, Gallimard, 2000

5. G. Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création?*, conférence donné à la Fémis, 1987

6. Il s'agit de deux concepts centraux de la pensée platonicienne : la *phroua* est la vigilance, le *pharmakon* est l'expérience de la dose.

7. E. Hocquard, *L'Invention du verre*, P.O.L, 2003